

été inondée; il résolut de soustraire à tous les yeux ce trésor qu'il mettait déjà au dessus de ses diamans et des bijoux de la couronne: aucune cachette ne lui semblait assez sûre; après une longue méditation, il se décida à porter ce vin dans un caveau situé au dessus de la maison, et depuis maintes années abandonné. Ce caveau était muni d'une porte des plus solides en bois de chêne, mais il n'y avait pas de serrure. N'importe. Juan s'avisait bien vite d'un excellent moyen pour tenir lieu de verroux et de clé fermée à triple tour. Il prit une douzaine de clous de trois pouces de long, il se munit d'un marteau, et, se chargeant avec précaution de tout le nectar qui lui promettait tant de bonheur, il descendit, la tête encore troublée et tout hors de lui.

Le lendemain, le quartier était en rumeur; il était près de dix heures du matin, l'orfèvre, toujours matinal, toujours ponctuel, n'avait pas donné signe de vie; les volets de la boutique restaient hermétiquement fermés. On cria, on frappa, on écouta et l'on n'entend que le silence. On va chercher le corrégidor; ce magistrat accourt lentement; il donne l'ordre d'enfoncer la porte.

Tout se trouve dans l'ordre le plus parfait; il n'a pas été dérobé une aiguille; il n'y a que le maître du logis qui n'est plus à sa place. On le cherche et on ne le trouve pas. On monte, on descend, on va, on vient; on regarde s'il ne se serait pas tapi dans quelque érin ou derrière quelque camée. On cherche de plus belle et toujours en vain.

Cette inexplicable disparition préoccupa au plus haut degré l'opinion publique. Il n'y avait nulle apparence qu'Escuera eût été victime de quelque crime; nul indice, nul trace ne vint guider les recherches de la justice. Une vieille femme attesta qu'elle avait vu trois démons cornus, velus, noirs, affreux, emporter l'orfèvre à travers les airs; mais cette explication, quoique assez plausible, rallia peu de partisans; Juan était un homme de mœurs régulières, son orthodoxie n'avait jamais été l'objet du moindre soupçon. Il devait être à l'abri d'un rapt aussi audacieux.

On ne lui connaissait d'autres parens qu'un neveu, Diego Escuera, alors à Madrid. Ce neveu arriva bien vite, aussitôt qu'il apprit que son oncle s'était évaporé, et tout tremblant que le défunt ne fût pas mort, il passa deux mois dans de cruelles inquiétudes. Bientôt, mis en possession de l'héritage, il adopta des moyens efficaces pour ne point se trouver dans le cas d'en rendre la valeur. Ce ne fut chez lui que fêtes et festins. Du matin au soir, souvent du soir au matin, la maison était pleine des joyeux et bruyans amis de Diego. Ce logis, si taciturne lorsque Juan y travaillait en silence, était bien changé: il riait aux éclats à tout propos et hors de tout propos; il agitait avec frénésie les cartes et les dés; il se faisait, lui aussi, apporter des coupes larges, profondes, immenses, les vidait d'un seul trait et demandait à boire. Il jurait, il se battait en duel, il... Que ne faisait-il pas? Les voisins s'attendaient, d'un instant à l'autre, à ce que le feu du ciel tombât sur lui. Soudain il redevint morne, désert, désolé. Diego n'avait plus rien à vendre de tout ce qu'avait son oncle; il avait dépensé jusqu'au dernier maravedis; et lorsqu'il se vit, pour tout avoir, réduit à douze mille ducats de dettes, il tomba malade. Envoyé à l'hôpital, il y rendit l'âme, sans qu'aucun de ses amis les plus chers et les plus dévoués ne fût venu demander de ses nouvelles.

La maison fut achetée par un administrateur des finances qui revenait du Mexique, où il avait chaque année économisé soixante mille réaux sur des appointemens qui étaient de dix mille. Des réparations furent jugées nécessaires; en y procédant, on découvrit la porte du caveau. On l'enfonça non sans peine, on trouva un squelette, un marteau, quelques bouteilles brisées. La porte avait été clouée en dedans. Quelques débris de vêtemens fournirent la preuve que c'était bien les ossemens de Juan Escuera que l'on venait de retrouver; dans son inquiétude pour mettre à l'abri son nouveau trésor, dans l'état d'ivresse où il se trouvait encore, il avait agi au rebours, il s'était enfermé de ses propres mains. Lorsqu'il reconnut son erreur, il était trop tard, tout moyen lui manquait pour arracher les clous qu'il avait enfoncés de toute sa force; il brisa en vain ses ongles contre les airs et les pierres de son cachot; ses cris ne parvinrent à aucune oreille. Il mit en pièces les bouteilles auxquelles il devait son malheur, il expira dans les convulsions de la faim et du désespoir. Instruit de cette histoire et après en avoir fait constater l'authenticité dans ses moindres détails, le roi Philippe II donna l'ordre à son historiographe, don Villalobos, de la coucher par écrit afin de mettre ses sujets en garde contre les séductions de l'avarice et de l'intempérance. La relation de Villalobos est conservée à la bibliothèque de l'Escorial; c'est un manuscrit de 578 pages que personne ne lira.

FIN.

G. B.

A VENDRE,

Chez M. C. P. LEPROHON, libraire à Montréal, rue Notre-Dame, N<sup>o</sup>. 114,  
et M. CREMAZIE, à Québec.

BLOGE FURBERE

DE MONSIEUR

CII.-AUGUSTE DE FORBIN-JANSON,

PRONONCÉ DANS LA CATHÉDRALE DE NANCY,

Le 25 Août 1844,

PAR

LE R. P. HENRI-DOMINIQUE LACORDAIRE,  
DES FRÈRES PRÊCHEURS.

Prix: 15 sols.

## A VERTISSEMENT.

Un nommé WILLIAM BURKE, ayant obtenu de moi, l'an dernier, un Ecrit qui l'autorise à collecter de l'argent pour construire une chapelle catholique à Missiskouibay, je prévient le public que je lui retire toute autorisation à cet effet, et qu'en conséquence on n'ait à lui rien donner jusqu'à nouvel ordre.  
J.-B. A. BROUILLET, *Ptre*.

## A DVERTISSEMENT.

A person name WILLIAM BURKE, having obtained from me, last year, a Writing authorising him to collect money to build a catholic chapel at Missiskouibay, I warn the public that I have taken from him all authority to that effect and consequently, that no person should give him any money till he receives new orders.

J.-B. A. BROUILLET, *Priest*.

N. B.—The writer of this Notice request that the Editors of catholic papers in the United-States and Upper-Canada will copy this notice gratis as long as they will judge it necessary.

A VENDRE,

A CE BUREAU ET CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES  
MARCHANDS DE CETTE VILLE,  
LE CALENDRIER POUR 1845.

Prix: £1 la grosse; 2 schellings la douzaine.

ÉTABLISSEMENT DE RELIURE.

CHAPELEAU & LAMOTHE,  
Rue Ste.-Thérèse, vis-à-vis les imprimeries de J. STARKE & CIE., et de  
CANADA GAZETTE.

AVIS.

ON a besoin à ST. GEORGE d'un MAITRE-D'ÉCOLE capable d'enseigner l'arithmétique et la grammaire française avec les premiers élémens de l'anglais. Un MAITRE marié dont la femme pourrait aussi faire l'école serait préféré.

St. George, 13 janvier 1845.

AGENCE A NEW-YORK,

Pour Ornaments et Objets d'Eglise,

AUSSI

Pour marchandises de tous genres.

PAR J. C. ROBILARD,

Marchand commissionnaire, No. 32, Beaver Street, New-York.

MANUELOU REGLEMENT DE LA SOCIÉTÉ DE TEMPERANCE,

DÉDIÉ A LA JEUNESSE CANADIENNE

PAR M. CHINIQUY, PRÊTRE, CURÉ DE KAMOURASKA.

LES PERSONNES qui désireraient se procurer le petit ouvrage ci-dessus pourront s'adresser au Bureau des MÉLANGES.

Prix: un schelling; dix schellings la douzaine.

## CONDITIONS DE CE JOURNAL.

LES MÉLANGES se publient deux fois la semaine, le Mardi et le Vendredi. Le prix de l'abonnement, payable d'avance, est de QUATRE PIASTRES pour l'année, et CINQ PIASTRES par la poste. On ne reçoit point d'abonnement pour moins de six mois. Les abonnés qui veulent cesser de souscrire au Journal, doivent en donner avis un mois avant l'expiration de leur abonnement. On s'abonne au Bureau du Journal, rue St. Denis, à Montréal, et chez MM. FABRE et LEPROHON, libraires de cette ville.

Prix des annonces. — Six lignes et au-dessous, 1re. insertion,	2s.	3d.
Chaque insertion subséquente,		7d.
Dix lignes et au-dessous, 1re. insertion,	3s.	1d.
Chaque insertion subséquente,		10d.
Au-dessus de dix lignes, 1re. insertion par ligne,		4d.
Chaque insertion subséquente,		1d.

PROPRIÉTÉ DE JANVIER VINET,

P<sup>TRE</sup>.

PUBLIÉ PAR J. B. DUPUY,

P<sup>TRE</sup>.

IMPRIMÉ PAR J. A. PLINGUET.